

---

## Olivier Bobineau, L'empire des papes ; une sociologie politique de l'Église catholique

Paris, CNRS Éditions, coll. « Philosophie et histoire des idées », 2013.  
256 p.

Nicolas de Bremond d'Ars

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/25402>

DOI : 10.4000/assr.25402

ISSN : 1777-5825

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2013

Pagination : 142

ISSN : 0335-5985

### Référence électronique

Nicolas de Bremond d'Ars, « Olivier Bobineau, L'empire des papes ; une sociologie politique de l'Église catholique », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 164 | 2013, mis en ligne le 17 février 2014, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/25402> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.25402>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Olivier Bobineau, L'empire des papes ; une sociologie politique de l'Église catholique

Paris, CNRS Éditions, coll. « Philosophie et histoire des idées », 2013.  
256 p.

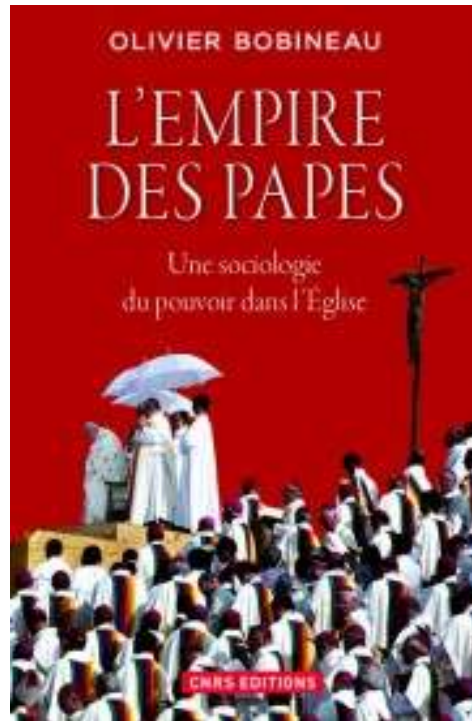
Nicolas de Bremond d'Ars

---

## RÉFÉRENCE

Olivier Bobineau, L'empire des papes ; une sociologie politique de l'Église catholique, Paris, CNRS Éditions, coll. « Philosophie et histoire des idées », 2013. 256 p.

1 Voici un ouvrage qui opère une présentation de l'Église catholique romaine à partir d'une clé de lecture associant anthropologie politique et sociologie historique. C'est dire combien ce projet contraint à brasser large. La vision que cherche à promouvoir l'auteur, en mettant en œuvre ses outils, est celle d'une institution ecclésiale caractérisée par un centralisme (excessif?), dont la papauté est la clé de voûte. À lire entre les lignes, on sent poindre une désapprobation de l'auteur, puisque celui-ci, dans quelques pages bienvenues, montre que d'autres possibilités existent pour organiser la relation entre « dilection » (ce qui concerne l'amour) et « direction » (organisation politique). La phrase suivante résumerait bien la thèse : « l'affirmation du principe hiérarchique pontifical domine l'expansion de la dilection » (p. 208).



- 2 L'ouvrage est organisé en trois parties, comprenant des sous-parties (sans numérotation des chapitres, ce qui ne facilite pas les références). En premier, « l'Église catholique : charité et centralité du pouvoir papal » expose les fondations de la lecture ultérieure de l'hypothèse : l'Église catholique serait construite autour d'une tension entre une « utopie de l'amour » et une volonté/nécessité de « contrôle romain ». Après avoir procédé à l'examen des « phénoménologies de l'Église catholique » (sous-partie 1), l'auteur nous emmène sur la « généalogie de la dualité de l'Église catholique » (sous-partie 2), dans une vaste présentation des origines du système romain. À partir des fondations primitives, sur la base de la victoire de l'empereur Constantin, la latinisation du christianisme est le chemin d'établissement du pouvoir papal, qui demeurera jusqu'à aujourd'hui fortement contesté dans la partie orientale (orthodoxie).
- 3 Ici l'auteur aurait pu convoquer à son profit l'important ouvrage de Myriam Revault d'Allonnes, *Le pouvoir des commencements* (Paris, Le Seuil 2006), qui montre la différence essentielle de perspective entre les mondes grec et romain, et fournit une clé de lecture indispensable à la compréhension du système catholique romain. Entre la *koinè* des cités grecques et l'*urbs* romaine, le christianisme se construit en référence au monde dans lequel il est établi. Rome s'étend à partir de son centre, elle est unique face à la pluralité des cités d'Orient.
- 4 La deuxième partie se veut délibérément anthropologique : « l'amour contre le pouvoir et réciproquement : l'anthropologie chrétienne ». L'auteur pose ses deux principes directeurs, la dilection (sous-partie 1) et la direction (sous-partie 2), et pose la dualité sans synthèse comme inévitable (sous-partie 3). La mise en place de la dilection (en sept pages) s'appuie sur les données chrétiennes de l'*agapè* et de la *grâce*, couplées à l'anthropologie du don maussien, tandis que la direction est examinée en près de

25 pages, qui font largement appel à l'histoire. Olivier Bobineau y introduit la distinction entre un cléricalisme monarchique et un cléricalisme différencié – les pages concernant ce dernier étant particulièrement bienvenues. La troisième sous-partie permet à l'auteur d'argumenter à partir de figures bibliques chrétiennes (les apôtres Pierre, Jean et Paul) comme archétypes politiques. Il suit en cela le théologien contemporain H. Urs von Balthazar. On regrettera ici un examen peu approfondi : l'auteur prend directement la traduction en français du verset de l'évangile qui fonderait le pouvoir de Pierre (« tu es Pierre, et sur cette pierre », alors que le grec et le latin n'autorisent pas cette interprétation (« tu es Petrus, et super petram » – « la pierre » – ; *idem* en grec). De plus, la figure de Jean n'est pas exploitée par l'auteur dans son opposition fondamentale à Pierre, ce qui la rend inopérante d'un point de vue politique. On restera enfin perplexe à la lecture de cette phrase conclusive sur Paul : « [...] Paul est la double figure de la dilection et de la direction, il symbolise soit l'agapè, soit l'appareil politique, il les incarne plus ou moins selon les circonstances » (p. 144).

- 5 La troisième partie, « le catholicisme, ou l'amour sous autorité » s'efforce d'abord d'établir la spécificité du choix catholique face aux autres confessions chrétiennes en matière de direction (sous-partie 1 : Fractures chrétiennes : la direction de l'Église). On parcourt les modes de direction des autres Églises, puis les procédures politiques de constitution et de renouvellement du corps clérical catholique, ainsi que le fonctionnement du tissu paroissial. Peut-être aurait-il fallu distinguer deux chapitres différents pour une meilleure compréhension. La deuxième sous-partie aborde quelques points en vue de définir « le paroxysme catholique romain » : la messe dominicale, la confession, la sainteté. On ne comprend pas très bien l'intérêt de cette sélection pour le propos, surtout lorsqu'elle s'achève sur la béatification du pape Jean-Paul II.
- 6 L'auteur fait preuve d'une solide érudition sur les sources aussi bien que sur un certain nombre de périodes historiques. Les dossiers s'appuient sur des sources faisant autorité pour la connaissance du fonctionnement de l'Église, ainsi que les étapes historiques. Érudition qui ne masque pas, cependant, les manques d'articulation des dossiers.
- 7 L'auteur, tout à sa thèse, oublie d'utiliser ses sources pour contextualiser les évolutions historiques. Rien n'est dit, par exemple, des raisons qui ont poussé le Concile de Trente à se réunir, et le contexte dans lequel s'élabore le nouveau statut du clerc (les guerres de religion). Les dossiers politiques ne sont pas mis en rapport avec les dossiers ecclésiaux (ou ecclésiologiques), et la question de l'histoire du droit canon et de sa constitution n'est pas abordée, alors qu'elle joue un rôle crucial entre le Moyen Âge et la période contemporaine. De même pour les ordres réguliers, quasi absents du parcours, alors qu'on sait l'instrument qu'ils représentèrent dans la gestion, par les papes, des relations politiques (les quelques mentions de la confession ne signalent pas l'importance de sa gestion par les religieux). Enfin, une telle contextualisation aurait permis à l'auteur d'aborder la centralisation – le cœur de sa thèse – en tenant compte de la période contemporaine, puisque c'est bien avec l'ultramontanisme (thème étonnamment absent) que cette centralisation prend un aspect moderne. On aurait souhaité trouver dans la bibliographie le livre de Perreau-Saussine, (*Catholicisme et démocratie*, Paris, Le Cerf, 2011) qui montre parfaitement ce processus, ainsi que celui de Vincent Petit (*Église et Nation*, PUR, 2010) qui en déploie la dimension liturgique (comme arme politique en particulier dans les mains de Dom Guéranger).

- 8 On peut admettre, malgré tout, que l'auteur opère une sélection dans ses sources (dans le « grand récit » reconstituant l'histoire) en vue d'étayer son hypothèse de travail. De fait, la centralité romaine est largement attestée pour la période contemporaine, et les raisons d'être de son émergence sont toujours à explorer. Mais comment comprendre, alors, la confusion temporelle que l'on rencontre dans le livre entre les définitions antérieures à Vatican II et l'état actuel de l'Église ? Le dossier sur la paroisse ne fait pas état de la diversité des systèmes d'organisation (notre *Catholicisme, zones de fracture*, Paris, Bayard, 2010, et les livres d'A. Rouet sur l'expérience du diocèse de Poitiers), et les transformations sociales du clergé ne sont pas prises en compte (Céline Béraud, *Prêtres, diacres, laïcs*, PUF, 2007, également oublié). Ajoutons, pour compléter le panorama, que la sous-partie sur la messe, rapidement rédigée, n'interroge pas la question de son importance dans le dispositif de distribution des sacrements (non évoqués dans l'ouvrage), alors que la *potestas* conférée par Rome est l'instrument décisif de légitimité du clergé séculier, et donc du contrôle social des fidèles catholiques.
- 9 En résumé, le livre met à disposition des lecteurs les dossiers techniques sérieux, dont les articulations sont à reprendre. On ne contestera pas l'hypothèse de l'auteur : la centralité romaine définit effectivement le système catholique, et on saura gré à l'auteur d'avoir tenté une exposition de sa genèse. Mais on ne comprend pas bien pour quelle raison l'articulation entre l'agapè et la direction, entre l'utopie de l'amour et la nécessité de la direction prend la figure de la papauté – si ce n'est en raison des contingences historiques. On restera sur sa faim quant à la raison d'être Sur Long Terme De L'aboutissement Contemporain D'un Certain Fonctionnement De La Figure Papale.